

## *L'autoformation par le voyage*

### *accompagner l'alternance entre itinérance, nomadisme et sédentarités*

#### **Fatiha Kemat**

Responsable de formation et conceptrice du Dispositif D'autoformation par le Voyage, Fatiha Kemat a notamment développé l'analyse de sa pratique au travers d'un mémoire du Diplôme Universitaire d'Étude des Pratiques Sociales (DUEPS) sous la direction de Gaston Pineau à L'université de Tours. Elle est l'auteure de plusieurs articles traitant de la dimension formatrice du voyage.

Adresse courriel : [fkemat@yahoo.fr](mailto:fkemat@yahoo.fr)

#### **Sommaire**

<b>Introduction : Trois foyers constitutifs de la « mise en mouvement » .....</b>	<b>1</b>
<i>Le foyer expérientiel : un trajet d'autoformation par l'itinérance, le nomadisme et le voyage .....</i>	<i>1</i>
<i>Le foyer réflexif à l'épreuve de la recherche.....</i>	<i>2</i>
<i>Le foyer théorico-pratique trans-porté.....</i>	<i>2</i>
<b>1. Les origines : ancrage du mouvement .....</b>	<b>3</b>
<i>Premiers élans aux abords de l'ailleurs .....</i>	<i>3</i>
<i>Premiers « gestes » vers l'ailleurs.....</i>	<i>3</i>
<b>2. Les feux de l'itinérance, du nomadisme, du voyage et le courant des âges de la vie.....</b>	<b>4</b>
<i>L'épreuve de l'entrée dans la vie de jeune adulte, une mise en itinérance.....</i>	<i>4</i>
<i>Entre ici et là-bas, un nomadisme apprivoisant.....</i>	<i>6</i>
<i>S'apprivoiser par la ritournelle du nomadisme.....</i>	<i>7</i>
<b>3. Introduire le souffle du voyage : Métissage des temps ordinaires et extra-ordinaires.....</b>	<b>9</b>
<i>Le « En départ ».....</i>	<i>10</i>
<i>Le "En voyage".....</i>	<i>12</i>
<i>Le processus du « en retour ».....</i>	<i>17</i>
<i>Itinérance, nomadisme et voyage, entrelacs d'un trajet anthropologique de formation.....</i>	<i>20</i>
<b>4. Le Dispositif d'Autoformation par le Voyage .....</b>	<b>21</b>
<i>Contextes et participants .....</i>	<i>21</i>
<i>Le temps du « en départ ».....</i>	<i>21</i>
<i>Le temps du « en retour ».....</i>	<i>24</i>
<i>Conscience d'un inachèvement, vers l'envie de continuer à agir sur ses mises en forme tout au long de sa vie .....</i>	<i>27</i>
<b>5. L'itinérance, le nomadisme, et le voyage, parois de l'incandescence vitale.....</b>	<b>27</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>28</b>

#### **INTRODUCTION : TROIS FOYERS CONSTITUTIFS DE LA « MISE EN MOUVEMENT »**

### **Le foyer expérientiel : un trajet d'autoformation par l'itinérance, le nomadisme et le voyage**

Une dynamique récurrente a caractérisé ma trajectoire existentielle et ma recherche de mise en forme personnelle, celle de l'utilisation de déplacements physiques dans le jeu de l'alternance avec la sédentarité.



Sous plusieurs formes, se sont élaborées des mises en mouvement dialectisées en permanence avec le rapport à la sédentarité, qui, selon les âges de ma vie, se dessinent ainsi :

- *De 18 à 19 ans : une mise en itinérance*
- *De 21 ans à 31 ans : la pratique du nomadisme*
- *De 36 à 42 ans : des parenthèses « voyageuses »*

Sous-jacentes à l'expérience de ces mises en mouvement, il y avait l'intuition d'accéder à des processus que j'identifiais plus tard, comme étant des processus d'auto-co-éco formation expérientielle et existentielle. On peut définir ces processus comme des pratiques d'autoformation dans la perspective de l'élaboration de la quête existentielle, d'une lutte contre les déterminismes sociaux, d'une formation de soi, par soi, avec soi (Pineau G.) en relation et en réflexivité avec les trois grands maîtres de la formation selon Rousseau " *la nature humaine, les choses, la société.* "

Dans l'objectif de pratiques d'autoformations expérientielles et existentielles, en l'occurrence ici par l'itinérance, le nomadisme et le voyage, se penser et travailler à sa formation par la mise en mouvement (quelle qu'elle soit) appelle à se réfléchir conjointement aux agirs par le voyage et ses rapports aux différents types de sédentarités.

Il y avait là, un premier foyer d'élaboration, entre ombre et lumière, qui portait les germes et les gemmes d'un long chemin qui débuta par la prise en main d'une pratique existentielle et de mises en expériences fortes. Un chemin articulé autour de l'énigmatique question qu'est l'alliance entre mises en mouvements et sédentarité.

### **Le foyer réflexif à l'épreuve de la recherche**

Ce mouvement qui se pensait et cette pensée en mouvement m'ont conduite à l'élaboration d'une recherche en sciences de l'éducation, lors d'un DURF (Diplôme Universitaire de Formation) à l'université de Tours, que j'ai eu la chance d'intégrer. Un DURF offrait un cadre idéal pour aborder en profondeur la thématique : « Nomadisme et itinéraires d'autoformation. »

L'intérêt de cette recherche ? Déployer un ensemble de dimensions constitutives du nomadisme et du voyage qui sont au cœur de la mise en œuvre de pratiques d'auto-éco-co formation, expérientielles, existentielles.

De ces travaux de recherche a émergé « une grammaire » du voyage parlant le langage de l'autoformation.

Il en ressort, en effet, comme premier résultat, que la mise en place de dynamiques nomades et de voyages permettent au sujet d'opérer de manière dense des pratiques d'auto-éco-co-formation expérientielles, existentielles, cognitives, sociales. On assiste à l'installation d'une boucle rétro-agissante entre les mises en mouvement et ces pratiques qui se nourrissent réciproquement.

Le nomadisme, le voyage et les dimensions dont ils sont porteurs se révèlent être un système complexe, autoreflexif pour le sujet, véritable foyer d'organisation, d'interaction, de densification pour le sujet entre le monde, lui-même et les autres.

### **Le foyer théorico-pratique trans-porté**

Au terme de ce voyage intellectuel, un troisième foyer a alors fait surface permettant l'amorce d'un nouveau « chantier » : l'élaboration d'une démarche Dispositif d'Autoformation par le Voyage (DAV) pour des jeunes adultes en transition de vie.

Il s'agissait de concevoir un dispositif générant les conditions nécessaires et préalables à la mise « en régime d'autoformation. » (Pineau G.) L'enjeu était aussi que le voyage, faisant l'objet de la mise en œuvre du dispositif, initie de manière durable les jeunes à ces démarches d'autoformation. Le voyage ne se résumant alors pas à un but en soi, mais augurant un espace-temps à l'usage de leur mise en autoformation expérientielle/existentielle et à l'appropriation de cette dernière.

Aujourd'hui, s'est agencée une trilogie comportant trois foyers, dont nous allons rendre compte. Une trilogie à l'allure de cercles emboîtés, l'ordre de leur agencement est mouvant, leur circonférence variable, la porosité de leurs frontières circulaires laisse place à des interactions sans cesse renouvelées. Creusets d'explicitations nouvelles, l'indicible de l'un devient occasion d'éclairage par l'autre, tour à tour, en détours aller retours. Une trilogie à l'allure de spirales, de boucles en déployant toujours de nouvelles.

## 1. LES ORIGINES : ANCRAGE DU MOUVEMENT

### Premiers élans aux abords de l'ailleurs

Je naquis en Mayenne. Ma mère était native de ce département et mon père Algérien arrivé dans les années 70 arrêta son voyage dans celui-ci. Nous vivions dans un village de 600 âmes village d'origine de ma mère. La Mayenne étant un département rural, aux valeurs profondément conservatrices, le poids de la norme y était vivace.

À 14 ans, un feu intérieur couvait. Un feu alors menacé d'asphyxie. Il me fallait trouver les parois, les sentiers, les pistes vers lesquels externaliser ce feu, qu'il devienne lanterne, médiateur entre moi, le monde, les autres. Les mises en mouvement qui ont permis à ce feu de trouver matière à éclairer se sont éprouvées de manière intérieure et assez solitaire. M'engouffrant dans des temps considérables de lecture jalonnés par Kérouac, Castaneda, je me tournais aussi vers des récits de voyage en Inde, au Tibet, m'immergeais dans des lectures qui me mettaient au contact de sociétés traditionnelles, celle des Amérindiens, celle des nomades du désert, des aborigènes...

Mais, vint en son heure la mise en mouvement physique, une introduction à la mise en mouvement, en réponse à l'appel de l'ailleurs qui revêtait à ce moment-là, les habits suivants : « *L'ailleurs est d'abord une nostalgie, une critique du moment présent insuffisant à assurer la plénitude du goût de vivre. Loin d'être un remord, une donnée négative, il est un appel, un désir. Chuchotement propice, il irrigue une sorte de promesse dont l'individu ne doute un instant qu'elle ne s'accomplisse un jour.* » (Le breton. D., 1996, p. 43)

### Premiers « gestes » vers l'ailleurs

Comment ne pas céder à la tentation de lectures autres du monde par la transgression et le franchissement de ce qui faisait l'Ici du moment ? C'est vers la deuxième moitié de l'adolescence que je m'expérimentais à élargir le cercle géographique dessinant mon Ailleurs, telle une première tentative d'émancipation au goût de quête existentielle transcendant l'âge et les impossibles possibles de la mineure que j'étais.

L'Ailleurs, à cette époque, arborait dans mon imaginaire les parures d'horizons lointains, bigarrés. Mais, de manière pragmatique mes Ailleurs du moment se jouaient à un horizon...départemental, puis régional. Déjà, la sensation de franchir des « seuils », « des frontières », était bien là.

Ma jeunesse devint le réceptacle de la « pulsion migratoire » qui, selon Chatwin, est inhérente à l'être humain : « *En devenant humain, l'homme avait acquis, en même temps que la station debout et la marche*

à grandes enjambées, une "pulsion" ou instinct migrateur [...]. Cette "pulsion" est inséparable de son système nerveux et, lorsqu'elle est réprimée par les conditions de la sédentarité, elle trouve des échappatoires dans la violence, la cupidité, la recherche du statut social ou l'obsession de la nouveauté. " (Chatwin, B, 1996, p. 26)

J'écoutais aussi sans l'entendre ce que Gide murmure à la jeunesse : « *Seuls resteront vivantes les plantes qui jailliront loin de l'arbre semeur* » (Maffesoli, 1987, p. 142), allant dans le sens « *du nécessaire arrachement au terreau familial* » (Ibid.), mi-parallèle avec une forme de quête existentielle que je qualifierai tout simplement de désir « d'exister » au sens étymologique du terme « ek-sistence », qui sous-entend « *le mouvement, la coupure, le départ, le lointain. Exister, c'est sortir de soi.* » À 18 ans, j'entrais dans une « *bascule de la vie* » (Vidricaire, A.2010, p.70) augurant l'entrée dans une « *nuit agonistique* » (Ibid.), une nuit définie par G. Pineau comme étant « *à prendre au sens étymologique premier de lutte, de combat vital, mais pas forcément ultime ou chacun lutte aux frontières, aux limites de lui-même* » (Vidricaire, A. 2010, p. 70, citant Pineau G., 1990) et « *ce qui est à vivre dans une bascule de la vie, c'est une déformation-transformation « en solo, à la recherche de nouveaux éléments déstabilisants » qui ne s'enseignent pas mais « s'apprend au travers des épreuves initiatiques entrée/rupture, passage, transition, sortie/intégration.* » (Vidricaire, A. 2010, p. 70, citant Pineau G. 2003-2005a)

Habitée par l'envie d'Exister dans toute sa dimension étymologique s'ouvrit le temps de la quête, avant l'entrée dans l'épreuve initiatique, une dimension « *des trois temporalités de transformation* » (Roelens, N.1989, p. 67) de la formation expérientielle. Il s'agissait d'une immersion dans « *La vitalité de la quête, (qui) outre son incidence dans la conjonction, est la possibilité de l'expérience, parce qu'elle permet une présence à soi-même et une présence au monde dans l'attente de ce qui peut révéler l'épreuve.* » (Ibid., p. 72)

## 2. LES FEUX DE L'ITINÉRANCE, DU NOMADISME, DU VOYAGE ET LE COURANT DES ÂGES DE LA VIE

### L'épreuve de l'entrée dans la vie de jeune adulte, une mise en itinérance.

#### Le grand départ, une mise en aventure

L'épreuve dans sa forme à venir s'imposa. Elle était guidée par « le goût du dehors » ; « *Cette idée que le monde est partout, ici autant qu'ailleurs, mais qu'il appartient à chacun d'en trouver l'accès, lequel ne se découvre jamais mieux que par déplacement géographique ou mental. Bref que c'est l'Ailleurs et l'Autre, qui nous ouvrent au monde et à nous même.* » (Lebris, 1997, p. 28)

Des gouvernails intérieurs s'élaboraient. Je me mettais en perspective d'aller à la rencontre de nouvelles mises en formes personnelles et décidais de les confier à une mise en itinérance. C'était ma première « *tentative d'accomplissement d'une présence au monde* » (Roelens, 1996, p.124) par l'aléatoire d'une mise en mouvement, qui résonnait profondément avec cette dernière, car « *Le résultat est tragiquement incertain (...)* » (Ibid., p. 122) par « *(...) un travail du sujet, qui essaie d'être lui même dans les rapports qu'il construit et les actes qu'il pose. Ainsi, même si cette tentative reste incertaine, c'est au cœur de cette dernière que réside « le fondement symbolique.* » (Ibid., p. 122)

Le jour du grand départ arriva. À 18 ans, je quittais mon département natal pour une mise en itinérance qui allait me mener dans un tour en France de cinq mois, à pied et en faisant du stop. Un épisode épique (placé sous le signe d'un héroïsme juvénile) dans lequel j'avais pleinement investie de l'idée de vivre une Aventure dans le sens étymologique du terme, qui trouve sa source dans le latin « *Adventura* » : « *Ce qui rompt la calme succession des jours et provoque l'étonnement, la surprise, le mémorable, extérieur à la trame globale de la vie.* » (Le breton, D. 1996, p 16, citant Simmel. G *L'Aventure, In Philosophie de la modernité, Payot, 1989*)

Mais l'éprouvé de ce sentiment de mise en Aventure loin de m'effrayer trouvait son socle dans la densité et l'épaisseur de la quête que je m'étais fabriquée. S'imposait à moi l'image de l'aventurier décrit par Lebreton : « *L'aventurier est un homme qui croit en son étoile ; face à la figure infiniment brouillée du monde, à l'incertitude des conduites humaines, il trace son chemin convaincu que derrière l'apparence du chaos un ordre se dessine, qui ne manquera pas un jour de lui être favorable (...)* Sans le sentiment que la chance l'accompagne, l'aventure serait un gauchissement du suicide, un abandon au hasard des circonstances et non une initiative délibérée et exaltante. » (Ibid., p. 50)

### Une itinérance pleine

La trame qui dessinait les circulations de cette mise en itinérance était matérialisée par les emplois saisonniers que je trouvais, au fur et à mesure de ma route et des rencontres. Il s'agissait d'une itinérance au sens étymologique du terme, qui sous-entend d'aller d'un point à un autre.

Dans l'itinérance, plane l'ombre de l'errance, l'errance à double visage ; l'errance vide qui « (...) est destructrice, quand elle est issue, sans signification, et s'inscrit dans une durée sans limite ni perspective. » (Rajon, A-M.1996, p. 148) cotoyant l'errance pleine, qui « (...) est nécessaire quand elle est un état où l'on se déprend de ses limites, de ses repères, de ses références, où l'on s'abandonne au sens de l'abandon de soi, ce que le philosophe Emmanuel Levinas nomme « l'abandon du propre ». L'errance est alors synonyme de déprise, le contraire de l'emprise, et évoque un état de disponibilité, de vacuité. » (Ibid., p. 148)

C'est alors que l'errance peut prendre la forme d'un espace trans-formateur « l'entre deux du possible. » (Bonal. M. Desbarat. M.1996, p. 168) « Ces lieux par lesquels on passe pour devenir différent et tenter de faire quelque chose de sa différence ; ces moments où nous sommes entre deux, dans les contextes les plus variés (...) l'entre deux se révèle être un passage ou une impasse. » (Ibid.)

Ses dimensions attenantes à l'itinérance jalonnèrent ma mise en chemin. Un chemin en discontinuité, des rencontres fortes entre le monde- moi-même et les autres qui firent s'exprimer tout un ensemble d'identités qui n'avaient alors jamais eu l'occasion de se rendre visible.

Au terme de cinq mois, après être passée par Paris, la Haute-Savoie, la Savoie, la Drome, le Var, l'expérience vécue m'avait rempli pour ce moment-là de ses fonctions. Je décidais de revenir à mon point de départ.

Il y avait là, un matériel tout en nuance qui m'avait altérée, dans le sens de rendue « autre », que je me devais de déposer, de métaboliser : « *L'expérience est dans un premier temps, le surgissement d'un inattendu qui fait éclater la forme antérieure et qui nécessite un travail de réunification pour que la forme soit reconstruite.* » (Courtois, B. ; 1989, p. 9)

### Retour flottant au pays

Je revins au pays. Un retour aussi dans la perspective de mettre à l'épreuve mon regard sur mon territoire d'origine et la manière dont je m'y percevais avec l'énigme de ce qu'allait produire la co-existence entre ce que j'avais quitté, d'avec l'expérience que je m'étais donnée. C'était aussi, questionner mes liens et mon appartenance à cet ancrage. De plus, la mise en dehors forte que j'avais vécue, l'enchaînement des discontinuités formatrices mobilisantes mais éprouvantes m'avaient conduite à saisir la nécessité du choix d'un ancrage qui servirait la continuité de mon histoire. Ce retour je le percevais comme provisoire, mais il devait se vivre et laisser place à l'émergence de mes nouvelles mises en forme. Après quatre mois de retour durant lesquels je travaillais à nouveau, une voie s'imposa à moi me sortant du flou dans lequel je m'étais immergée.

Un moment m'éclaira sur les tensions intérieures que je vivais sans pouvoir véritablement les mettre en mots ni les expliciter. Au cours d'une longue marche en campagne mayennaise qui me dénouait et me relâchait le corps et l'esprit, je fus frappée par le nombre de fils barbelés que je devais franchir pour continuer à avancer. Il m'apparut brutalement que ma marche n'était pas libre ! L'espace ne se déroulait pas sous mes pas de manière fluide mais entravée, coupée, hachée. Il s'imposa alors comme une évidence, que je ne pouvais rester dans un espace, dans lequel je ne pouvais marcher à perte de vue, librement. Lorsque cette pensée affleura, une bulle explosa doucement dans mon esprit, une évidence ; je devais partir, sur un autre mode que l'épisode précédent mais partir. Il se disait là, de manière symbolique que le poids des interactions qui se jouaient avec cet environnement, ne m'était toujours pas supportable. Je ne m'étais pas encore conduite jusque-là. Une prise de conscience, émergée d'un moment de « *Kairos* » « (...) *moment décisif et opportun qui ouvre sur une émergence nouvelle, un nouveau couplage de la personne et de l'environnement dans une auto-éco-formation permanente.* » (Galvani, 2011, p. 11) Un moment d'autoformation « (...)  *dans une dimension symbolique de résonances entre les formes de l'environnement et les formes symboliques personnelles.* » (Ibid., p. 70)

Peu de temps après ce moment, je découvris l'existence d'un département qui me semblait aux dires de ceux que j'assailais de questions pouvoir convenir à l'accueil de la suite de mon trajet : l'Ariège.

Ayant réuni les conditions matérielles autonomisantes nécessaires, je décidais de choisir ce département comme lieu d'ancrage.

### **Entre ici et là-bas, un nomadisme apprivoisant**

#### *L'oxygène d'un nouvel ancrage 19-27 ans*

L'Ariège, un département à la frontière de l'Espagne, une géographie forte, de montagnes, de vallées traversées de cours d'eau dont la source s'ancre dans des sols aux allures de terres vierges, comme inexplorées. Dès mon arrivée, je sentais une forte attraction, presque physique pour ce département, une sensation nouvelle. J'avais trouvé mon lieu d'ancrage pour un certain nombre d'années, dont je ne présupposais pas de la durée.

#### *Genèse d'une dynamique nomade*

Au terme de quelques mois, j'accédais à un emploi à mi-temps, dans une association d'éducation populaire. Cette association faisait partie d'un mouvement national dont le siège était à Paris. Deux ans après l'entrée dans ce mouvement associatif, le contexte professionnel m'amena à un passage à Paris. Ceci augura la mise en œuvre d'un mode de vie sous le signe du nomadisme, une dynamique qui allait se vivre durant sept ans. De mon ancrage principal, l'Ariège, je m'absentais en moyenne une semaine par mois à Paris. Aussi sur des périodes temporelles variables, de mon exercice professionnel parisien émergeaient d'autres espaces de circulation géographique. De ces interactions périphériques se constituaient alors d'autres ancrages annexes, pour une durée limitée.

Il y avait la traversée et l'accès à des espaces de formation intellectuelle, la découverte des sciences humaines (la sociologie, les sciences de l'éducation) à travers la participation à de nombreux colloques et séminaires. Une découverte et une immersion qui agirent comme une véritable révélation. S'ajoutaient des interventions professionnelles dans des espaces de travail social et de formation diversifiés. Il en jaillissait une appréhension sous le signe de la multiplicité de pratiques professionnelles et de rencontres de praticiens/chercheurs. Mais aussi, en marge de ces temps

formels, il y avait de l'exploration dans ce qui faisait la géographie des lieux, dans ce qui faisait leur spécificité dans une vie quotidienne, culturelle, sociale. Des rencontres plus ou moins impromptues qui perduraient dans le temps, rythmées par les passages dans les différents ancrages.

Il en ressortait « une distance reliée. » (Maffesoli, 1987, p. 78)

Cette posture ressort d'un type de « lien faible » (Moisan, 2000, p. 24) en opposition à un type de « lien fort » (Ibid.). Ces deux types de liens se décrivent ainsi : « Les liens faibles correspondent à des relations plus ponctuelles, distantes, opératoires (le réseau de relation) (...) Les liens forts étant de nature plus fusionnelles, présents dans la proximité » (Ibid.). Mais de surcroît, « Les liens faibles vont de pair avec une capacité d'isolement et de solitude : on peut alors évoquer une « solitude pleine » ou « positive » : solitude reliée, immergée en fait dans une multiplicité de liens faibles, présents, virtuels, concrets, symboliques. » (Ibid.)

Le nomadisme installe cette forme de solitude, mais la met aussi au travail (Kémat, 2001), par la nature même des liens qu'il instaure, pour le sujet vis-à-vis des autres, de soi et du monde. Une solitude de nature à renvoyer le sujet à lui-même et « l'expérience créée est celle d'un contact direct avec ses mouvements internes, mouvements physiologiques, affectifs, intellectuels, relationnels. » (Pineau, 1989, p. 26) Il en émerge alors, « l'auto » qui agit comme un véritable « foyer d'organisation et de relation » (Galvani, 1995, p. 39) dans un mouvement double, réflexif et distancié, ainsi « l'autoformation se développe dans la prise de conscience de ce qui (l') a formé et (le) forme en permanence. » (Ibid.)

Fondamentalement, cette période de nomadisme correspondait à la mise en œuvre d'un processus global propre à l'autoformation, qui consiste en « la conquête progressive d'un espace symbolique » (Roelens, 1996, p. 122) comportant trois niveaux :

- « Celui de la recherche et de l'acquisition de connaissance »
- « Celui de la négociation d'un espace social de réalisation »
- « Celui de la tentative d'accomplissement d'une présence au monde » (Ibid.)

#### *S'approprier par la ritournelle du nomadisme*

Nomadiser revenait à transcender ce moment de vie de jeune adulte à déjouer le quotidien qui habituellement se fabrique sur l'axe d'un espace de sédentarité.

Déjouer le quotidien par le défusionnement d'avec celui-ci. Il s'organisait une addition d'ancrages, dont les frontières se délimitaient par l'espace à parcourir nécessaire pour les rejoindre. Issus de ces mouvements physiologiques s'ordonnaient des mouvements psychiques de l'ordre du franchissement de seuils intérieurs, d'ouverture d'espaces intermédiaires. Physiquement, c'était se donner à vivre régulièrement le seuil du départ, s'immerger dans l'espace intermédiaire, au milieu du chemin, se conduire au seuil de l'arrivée. Psychiquement, c'était s'essayer à éprouver, « Il y a un dehors et un dedans et moi au milieu, c'est peut-être ça que je suis, la chose qui divise le monde en deux, d'une part le dehors, de l'autre le dedans. » (Beckett, dans Laumonier, 1997, p. 25)

C'était accéder à « l'espace intermédiaire » (Laumonier, 1997), un espace de rapprochement entre soi et le monde, un apprivoisement à la dialectique intériorité/extériorité : « Le sujet est devenu l'espace intermédiaire lui-même, la propre frontière où il erre, tentant de réconcilier l'intimité avec les lieux du monde et, singulièrement, le « lieu » d'être. » (Laumonier, 1997, p. 25)

C'était aussi, piéger le risque de l'habitude de l'appartenance à un lieu, revivifier et redensifier le sens de ses présences vers l'ancrage principal et les ancrages annexes par la pratique de « l'enracinement dynamique » (Maffesoli, M. 1987) : « On est d'un lieu, on crée à partir de ce lieu, des liens mais

*pour que celui-là et ceux-ci prennent toute leur signification, il faut qu'ils soient réellement ou fantasmatiquement niés ou transgressés.* » (Ibid., p. 73)

C'était aussi par cet « enracinement dynamique » accéder à deux de ses dimensions paradoxales : « l'espace matriciel » (Maffesoli. M. 1987), d'où il émerge « un enclos où l'on se sent libre » (Ibid., p. 82) mais, « en même temps, ses vitrines ouvrent sur le monde entier (...) éveille l'imaginaire de tout un chacun et le rend réceptif à l'intrusion de l'étrange et de l'étranger, le prédispose à l'aventure, à la rencontre. » (Ibid., p. 82)

C'était, envers et contre tout, maintenir et faire venir un mouvement d'ouverture vitale, aux choses, aux autres et au monde. Une ritournelle nomade, pouvant se dérouler à l'infini et bien plus encore, dont les chants m'enchantèrent jusqu'à mes 28 ans.

### **2-3 Première mise à l'épreuve de la staticité 28-31 ans**

Un autre son se fit entendre par son absence, celui du silence de l'immobilité. Aussi certaine que j'avais été habitée par l'immanence de mises en mouvements physiques dès ma prime jeunesse, j'avais alors l'intuition que je devais, pour un temps, m'arrêter. Par l'exploration de l'extérieur et des mises en mouvement s'était détourné et activé un intérieur. Il s'agissait alors de travailler la centration et les capacités de mouvement de cet intérieur vers l'extérieur.

Lors de mes retours en Ariège, j'étais amenée à passer régulièrement par Toulouse. J'en apprivoisais son urbanité. C'est ainsi qu'à 28 ans surgit l'envie de m'essayer à ce nouvel environnement. Je clôturais donc la seconde période de mon existence en Ariège, pour en ouvrir une troisième à Toulouse. Je percevais la nécessité d'un nouveau territoire pour de nouvelles mises en expérience. Il fallait m'apprendre et me vivre au quotidien. De la mise en mouvement je ne conservais que le voyage intellectuel ou durant deux ans je me consacrais à la rédaction du mémoire pour le DURF (Diplôme Universitaire de Responsable de Formation), dont le sujet était « nomadisme et itinéraire d'autoformation ». J'adjoignais ce temps d'écriture aux regroupements à l'université de Tours. Une période intense d'étude durant laquelle j'eus la chance de travailler sous la direction de Gaston Pineau. Une rencontre qui entrouvrit l'existence de « la galaxie de l'autoformation ». Il en émanait des grilles de lecture, au fur et à mesure de leur appréhension. S'ouvraient entre autre des mises en lien essentielles quant à ma trajectoire existentielle et de manière plus large les enjeux des pratiques d'autoformation par la mise en mouvement. Outre la production d'une recherche, un autre travail réflexif s'amorçait tenaillant des interrogations concernant mon histoire et la formation dans laquelle je m'étais plongée par l'itinérance et le nomadisme.

En 2001, arriva la soutenance du mémoire et l'obtention du DURF, véritable dénouement et conclusion d'un cheminement de plusieurs années.

C'est donc à 31 ans jusqu'à 36 ans que, volontairement, de manière assez drastique, je me mis au pied du mur de la sédentarité. Un choix qui était de l'ordre de l'épreuve basée sur la conviction que je ne pouvais en faire l'économie. L'éprouvé de cette période pouvant se résumer alors à une image : ôter les ailes portées par Hermès aux chevilles ; Hermès, dieu des voyageurs, pour se couler les jambes dans un bloc de béton. Il y avait du renoncement, une petite mort, et pouvoir renaître à d'autres mises en formes personnelles, une seconde « nuit agonistique » (Vidricaire, 2010, p. 70, citant Pineau 2003-2005a) s'augura.

*Vers l'apprentissage de la staticité, inverser et intégrer les courants , 31-36 ans*

Durant les cinq années suivantes, il y eut donc la prise en main d'une phase de mise au travail psychique dans la double perspective telle qu'elle est annoncée par Leroi-Gouran : « *La perception du monde environnant se fait par deux voies, l'une dynamique qui consiste à parcourir l'espace et en en prenant conscience, l'autre statique qui permet immobile, de reconstituer autour de soi les cercles successifs qui s'amortissent jusqu'aux limites de l'inconnu.* » (Maffesoli, 1987, p. 74 citant Leroi-Gouran, *le geste et la parole T2*, p. 157)

Une première phase de vie avait consisté en un rapport au monde et la perception de ses battements en interne par le parcours exploratoire de celui-ci, il s'agissait pour un temps alors de se rendre réceptive à la pulsation du monde et à ses échos à l'interne de manière statique, autonome sans la stimulation de vastes exploration. S'appriivoiser, donc aux mêmes processus, mais de manière inversée.

L'appréhension de l'ici, devait intégrer des seuils, des frontières, des espaces intermédiaires, concomitant avec le concept de « *l'être entrouvert* » (Bachelard, 1974) : « *Enfermé dans l'être, il faudra toujours en sortir. A peine sorti de l'être, il faudra toujours y rentrer.* » (White, 1987, p. 289, citant Bachelard, *la poésie de l'espace*, 1957)

Après une longue période de travail de processus de familiarisation à l'étrangeté, il s'agissait de se rendre capable d'introduire de l'étrangéisation dans un ici, puis d'en générer des mouvements de familiarisation. Intrinsèquement dans un processus de construction identitaire et d'unification ; après l'exploration de parties étrangères, c'était faire exister ces dernières dans le flux du quotidien, tout en favorisant l'émergence de nouvelles dans la dialectique d'étrangéisation-familiarisation. Il s'agissait de maintenir des discontinuités dans la continuité et fabriquer son histoire au long cours.

C'était s'appriivoiser, dans et par le quotidien dans la perspective de « (...) *rester attentif au quotidien, même si l'expérience de la banalité du quotidien et de la médiocrité semble contredire l'idéal que l'on porte en soi. Le quotidien est un lieu très formateur à ceux qui savent l'accueillir et composer avec. Le quotidien, c'est la réalité aux mille apprentissages.* » (Michèle, 2011, p. 32)

C'était aussi l'immanence d'apprendre à demeurer non pas seulement dans ces enjeux physiques mais aussi psychiques et existentiels: « *Trouver une place ou demeurer est une des questions stratégiques existentielles essentielles. C'est délimiter dans l'espace des possibles, un espace propre personnel. Un espace qui concentrera dans un lieu restreint des temps et des mouvements passés, présents et futurs, conscients et inconscients. Ce lieu reposera et exposera personnellement socialement, écologiquement. Il déterminera un intérieur et un extérieur et un rapport entre les deux. C'est un lieu de recueillement, d'écoformation très personnelle, pivotant, dit Bachelard.* » (Pineau, 2005, p. 222)

Un long chemin laborieux dans ces cinq premières années se mit en œuvre déclencheur d'une forme d'initiation. Peu à peu je trouvais les ressources pour m'y accompagner, puisant aussi des ressorts précieux dans mes expériences antérieures de mise en mouvement, intégrant dans l'ici des gestes psychiques, des manières d'être au monde, aux autres et à moi-même, qui étaient usités « Là » dans l' « être, bien là. »

### 3. INTRODUIRE LE SOUFFLE DU VOYAGE : MÉTISSAGE DES TEMPS ORDINAIRES ET EXTRA-ORDINAIRES

Cinq années après cette mise en chemin vers un enracinement interne et externe, à 36 ans, un nouveau rapport au mouvement s'est introduit dans mon existence de manière parcimonieuse et congruente. Celui du Voyage dans l'ailleurs, l'ailleurs culturellement et géographiquement radicalement autre.

L'immersion dans cet ailleurs prit la forme, notamment, d'un voyage sous-tendu par une quête identitaire et existentielle, la quête de ce qui fait une part de mes origines, un aspect qui restait inapproché, voire mis à distance, mes origines paternelles, mes origines versant orient. Une origine plus précisément algérienne que je décidais d'aborder dans une stratégie de détours. Une longue introspection m'amena à la conclusion qu'il me fallait aborder ce qui ressortait d'une longue rencontre, de manière non frontale, mais avec un sas transitionnel. Je décidais donc pour première mise en expérience de m'emmenner seule au Maroc, pays voisin de l'Algérie durant plusieurs semaines. De cette expérience, j'entrevis de nouvelles dimensions profondément formatrices et transformatrices liées au voyage. Il m'apparut que le trajet anthropologique de formation du voyage s'articulait et prenait sa force dans l'éprouvé de trois de ses temps constitutifs :

- *Le temps du « En départ »*
- *Le temps du « En voyage »*
- *Le temps du « En retour »*

Une perception énoncée par Michel Onfray comme telle : « *Tout voyage est initiatique (...) Avant, pendant et après se découvrent des vérités essentielles qui structurent l'identité.* » (Onfray, 2007, p. 82)

### **Le « En départ »**

Deux temporalités interagissent et se nouent lors du temps du « en départ ». La première est une temporalité longue, qui est la temporalité de son histoire, de ses origines (dont la remontée dans la profondeur et la durée de celle-ci est variable). La seconde temporalité est une temporalité moyenne ou courte, c'est le moment de l'envie, de la décision d'un départ. Dans cette décision se noue la mise en intrigue cristallisée et cristallisante du sens de son départ. Il en émerge la perception d'une sensibilité à une culture, un lieu, une géographie particulière. Les vibrations qui en sont pressenties augurent des échos intérieurs transformateurs dans ce qui fabrique son rapport à soi, au monde et aux autres.

*Car « là encore le déterminisme généalogique s'impose. On ne choisit pas un lieu de prédilection, on est requis par eux, (...) Un mot, un nom, un lieu, un endroit lisible sur la carte retiennent alors l'attention. (...) chacun dispose d'une mythologie ancienne fabriquée avec des lectures d'enfance, des souvenirs de famille, des images scolaires mémorisées sur une carte du monde un jour de mélancolie en fond de classe. Puis on passe à l'acte pour réaliser son rêve avant de mourir (...) Tout voyage voile ou dévoile une réminiscence. » (Onfray, 2007p. 20-21-22-33)*

Ce temps long, dans lequel fait écho un désir de voyage, le temps de la racine, s'entrecroise avec un temps précédant le départ en voyage proprement dit, ce temps est celui du « en départ ».

Les deux ou trois mois qui ont précédé mon départ en voyage au Maroc, se mit en œuvre un travail réflexif :

Tout un ensemble de perceptions, de mises en questions quant à la manière dont je me vivais (ou pas) au travers d'une part de mes origines remonta à la surface. Une plongée dans un temps long s'opéra, me ramenant à l'éprouvé de l'enfance, l'agir de l'adolescence, la traversée de la vie adulte, pour me conduire au temps du présent. Ce retour au temps présent, arrimé par une nouvelle matière, dessina les enjeux identitaires et existentiels dont j'investissais ce voyage à venir, de manière plus ou moins explicite, oscillant entre des ressentis à caractère symbolique ou intuitif. Des mouvements internes agissaient sur ma forme ; des mouvements de dépliage, de torsion, d'assouplissement. Le tracé de nouveaux contours affleurait tout comme des ouvertures, des

sonorités harmonieuses ou dysharmoniques. Il y avait là un travail visant à me préparer à l'accueil d'une mise en expérience forte : un voyage au caractère imprévisible, il se formalisait la quête à venir. C'était échafauder des soubassements à la mise en voyage dont la densité de l'exploration, la mise en sens et la remontée à la conscience sont la condition de l'épaisseur initiatique du voyage à venir dans la perspective d'une quête identitaire : « *Le trajet de voyageurs coïncide toujours en secret, avec des quêtes initiatiques qui mettent en jeu l'identité. Là encore le voyageur et le touriste se distinguent radicalement, s'opposent définitivement. L'un quête sans cesse et trouve parfois, l'autre ne cherche rien, et, par conséquent, n'obtient rien.* » (Onfray, 2007. p. 81)

Conjointement, un second temps émergea au fur et à mesure que la date de départ approchait. Il recouvrait plusieurs modalités, du ressort de l'auto-co-formation :

- *-Il y eut l'évocation du voyage à venir dans l'entourage proche, une démarche de réception sociale qui permit après des débats intérieurs, la verbalisation de la quête sous-jacente à cette mise en voyage. Cette verbalisation s'avéra essentielle par la transmission qu'elle occasionna et les temps d'échanges qui en résultaient. La quête prenait un nouveau corps. Elle s'incarnait tout en s'incorporant dans ma sphère sociale. Les subjectivités qui s'exprimaient conduisaient aussi à de nouvelles perceptions, ouvrant un espace de médiation et d'exploration.*
- *-Ce fut aussi la rencontre et des temps d'échanges avec des voyageurs ayant parcouru le Maroc, l'évocation de leurs expérience interculturelles. J'y travaillais ma projection dans celles-ci, évoquant aussi la confiance, les désirs et les angoisses pouvant naître de cette dernière. Une autre forme d'incarnation du départ en émergeait : la préparation a priori de l'entre-ouverture qui me serait nécessaire pour naviguer dans l'expérience interculturelle.*
- *Enfin, je parcourais quelques livres, pour de premières constructions d'images mentales des eaux dans laquelle j'allais plonger et dont je ne pouvais présupposer des courants. Mais tout du moins, c'était partir avec quelques représentations de ces dernières avec une première imagination de moi-même dans celles-ci, un socle de départ dont la fonction était de permettre la revisitation, la remise en cause. Ciseler le désir de l'exploration, c'est accéder de manière personnelle et subjective à une poétique et une esthétique du voyage.*

La traversée avec acuité de cet enchaînement de temporalité et d'actions qui constitue la dernière préparation avant le départ « (...) contribue à façonner un espace intermédiaire qui est aussi une expérience psychologique. Espace transitionnel, il symbolise autant un dégagement qu'un engagement dans un nouvel espace qui se dessine aux pourtours encore incertains (...) Partir devient alors un changement à la fois spatial, physiologique et psychologique. Ainsi ce rite de passage introduit l'idée de se dérober d'un connu en franchissant des zones neutres, pleines de zones neutres, qui conduisent à la destination choisie. » (Fernandez, 2002, p. 67)

Enfin, le point culminant de ce « en départ » se formalise lors du jour même du départ, un moment d'expérience existentielle intense, qui concentre l'essentiel du « En départ » temps qui entre alors en collision avec une première ouverture au « En voyage ». Un nouvel espace intermédiaire jaillit, qui s'inscrit dans la durée du trajet et les éprouvés issus de son action même. Il s'y constitue les ultimes trans-formations accrochant tangiblement le « En départ » au « En voyage » :

*« On vient de, on va vers, on accumule les kilomètres qui séparent de chez soi, on réduit ceux qui nous rapprochent de l'autre. (...) Dans l'entre deux, s'expérimente cette subjectivité radicale, elle met en branle des logiques inconnues de chacun. (...) L'entre deux génère donc une géographie particulière,*



*ni ici, ni ailleurs (...) il induit des îlots de sens producteurs d'archipels aléatoires destinés à la décomposition (...) le voyageur découvre quelques nouveautés métaphysiques (...) Dans cette attente magique, le voyage s'initie solidement. » (Onfray, 2007, p. 38-42)*

## Le “En voyage”

### *Les moments du voyage*

Il y a plusieurs voyages dans un même voyage, une adjonction de temps forts dont l'épicentre se situe au cœur d'une rencontre avec l'autre et soi-même, d'une vibration personnelle intime et intense avec un environnement, un paysage. Ces moments constituent la trame globale du voyage. Ils sont reliés par des temps intermédiaires, eux aussi moments de formation existentielle. Ils sont autant d'occasion de passages de seuils et de frontières, tirant les lignes qui relient ces moments intenses.

Ces espaces intermédiaires, sont polymorphes mais, fondamentalement, ils ressortent de temps de solitude. Des solitudes pleines et réflexives, plus ou moins bien vécues, mais qui sont le creux nécessaire à des temps de distanciation de soi. Le sujet devient son propre objet d'observation, dans son rapport à lui-même, dans son rapport à l'expérience interculturelle et à l'environnement. Il se revisite les agirs qui auront découlé de ces moments, des éprouvés qui en auront émergé, les impasses rencontrées, les passages et les ouvertures trouvés. Il se travaille la continuité de son voyage dans le jeu d'avec ses discontinuités. Le temps macro du voyage se noue, se travaille, se métabolise dans ces micro-temps intermédiaires du voyage. Ce sont les premières incorporations du voyage, des incorporations présentes/actives et latentes/ suspensives. Latentes/suspensives, car durant ces temps se créent les premiers maillons de sens issus de l'expérience directe et proche, pré-maillons rattachés à la chaîne de quête de sens global de son voyage, dans l'attente et la perspective d'être visitée, plus tard. Ce sont du moins les premières traces qui se fixent alors. Des pré-connexion se révèlent présentes/actives : le processus d'incorporation qui en émane, agit également sur la forme présente et les agirs futurs du voyageur dans la perspective de la continuité de ceux-ci ou de leurs reprises, en même temps qu'il s'interroge sur son expérience.

La pluralité et la texture de ces moments en voyage renvoient « à des moments de formation et mise en sens de soi » (Galvani, 2011) :

*« Le moment exprime la singularisation anthropologique du sujet (Hess, p.9) Parler de moments de mise en forme et en sens de soi, c'est parler de formation et d'autoformation existentielle, puisqu'il s'agit de la mise en forme du sujet par lui-même (...) A l'origine, le mot moment vient du bas latin momentum. Il signifie, mouvement, impulsion, changement et désigne très concrètement le point qui détermine le mouvement et l'impulsion d'une balance. (..) Il prend ensuite le sens de point et division spécialement temporelle (Rey, 1992.) L'étymologie du mot moment révèle donc une notion complexe. Le moment désigne à la fois un point infinitésimal- Le moment comme instant- mais aussi une globalité –le moment comme dynamique de formation qui implique la durée. » (Galvani, 2010, p. 9)*

Mais encore et surtout :

*« Le moment est donc à comprendre comme un hologramme. Il est une dynamique émergente, à la fois ponctuelle et globale. Chaque moment particulier « contient » comme un hologramme la globalité du mouvement dans laquelle il « s'inscrit » ponctuellement. Réciproquement un moment global (macro-moment) ne peut se concevoir qu'à partir d'une série de moments ponctuels (micro-moments) qui le manifestent. » (Galvani, 2011, p. 9)*

*Le moment de l'arrivée*

L'arrivée au Maroc. Poser ses premiers pas sur un sol étranger des sensations fortes physiquement et psychiquement.

Le ciel et la lumière sont autres. Les couleurs et les formes de l'environnement sont autant de tableaux nouveaux dans lequel on se prépare à cheminer. Plus d'hésitation possible. Il va falloir s'y jeter, s'y faire prendre, s'y apprendre.

On arrive seul, étranger, parmi d'autres, inconnus. Ils sont dans les flux des courants de leur vie, un courant dans lequel il s'agira en tant que voyageur étranger de tisser des îlots de rencontres, des moments impossible à prévoir. Des moments dont le saisissement dépendra de son habilité à se dessaisir du connu et des gestes habituels. Lors d'un instant fragile, ce sera vivre le paradoxe d'une forme d'effacement de soi pour s'éveiller à une présence hors de toute intentionnalité au moment de la rencontre de l'autre. Habités de tout cela, les sens sont en éveil, sollicités de toute part. On ressent l'ultra présence du monde, dans la perspective aléatoire de la rencontre de l'autre, de retrouvailles avec l'autre de soi-même.

C'est tout ça et bien plus encore qui se met en branle dans l'incandescence de l'arrivée.

*« Voyager met en demeure de fonctionner à plein, sensuellement. Émotion, affection, enthousiasme, étonnement, interrogation, surprise, joie et stupéfaction, tout se mélange dans l'exercice du beau et du sublime, du dépaysement et de la différence. » (Onfray, 2007, p. 52)*

Après l'aéroport, c'est l'immersion dans la première ville qui accueille les premiers jours de voyage. Une immersion directe, dans laquelle il s'agit de rester calme avec vivacité. Les deux premiers jours de mon arrivée à Marrakech, tout en circulant dans ce nouveau décor, je mesurai la distance symbolique qu'il y avait entre cet environnement géographique et culturel et moi-même.

Arriver en terre étrangère, dans une culture radicalement autre, c'est percevoir (au-delà du seul savoir) au plus profond de soi que l'on arrive sans une identité pré-existante, sans son histoire, sans ses appartenances habituelles. De manière évidente et compréhensible c'est saisir aussi que la première identité qui nous définit au regard de l'autre, est celle du touriste, porteur d'un Occident et des projections qui traînent dans ce sillage. C'est aussi mesurer qu'être homme ou femme, de manière générale en voyage est un inducteur non négligeable. Cette dimension appelle des savoirs être et agir spécifiques dans le cadre de l'expérience interculturelle au sein de sociétés traditionnelles.

C'est sentir globalement une interrogation qui appelle des habilités nouvelles : *« Que reste-t-il de mon identité dès la suppression des attaches sociales, communautaires, tribales, quand je me retrouve seul ou presque, dans un environnement sinon hostile, du moins inquiétant, troublant, angoissant ? (...) quid du noyau dur de ma personnalité devant un réel sans rituels ou conjurations constituées ? » (Ibid., p. 82)*

*Le moment de la post-arrivée*

Durant les trois premiers jours, j'adoptais donc une posture d'observation essayant de saisir un minimum de codes, culturels, m'engageant sur ce premier chemin qui permet de franchir des seuils bien mystérieux et hypothétiques. Cette phase correspond au temps de l'« immersion-adaptation. » (Fernandez, 2002)

*« En acceptant certaines contraintes propres à la culture d'accueil, l'individu cherche à s'adapter. Tout en découvrant, on se laisse apprivoiser par le climat, l'espace social et les modes de régulation de l'échange et de la communication sociale mais aussi la découverte de logiques parfois contraires. (...) Malgré un souci de comprendre, l'étrange n'est pas encore familier. Ceci ne se fait donc pas sans un*

*effort certain. Paradoxalement, cet effort va du ravissement à l'agacement voire la crise de nerf car il s'agit aussi d'une confrontation avec des univers mentaux différents. (...) Le travail demandé est de ne pas tomber dans la dualité classique « Eux-Nous » celle de la frontière infranchissable. (...) L'adaptation relève d'une ethnologie de survie. C'est-à-dire la prise de conscience d'écarts culturels ressentis intuitivement, mais pas toujours compris. » (Fernandez, 2002, p. 114-116)*

### Les moments de la rencontre de l'autre et de soi

Passer le début de cette phase qui générerait des actions de protection proches de la fermeture, je me rendais compte qu'à un moment donné il allait falloir oser aller dans « l'entre ouverture ».

Imprégnée de ce que j'avais pu alors observer et ressentir je me mis en condition pour accueillir la rencontre. Pour n'évoquer que l'une des rencontres fondatrices de ce voyage, ce moment advint sur une place bruyante. Parmi moult sollicitations, il s'agissait de manière intuitive, subjective de sentir les indicateurs qui permettaient le choix, l'acceptation de se laisser porter par l'une des sollicitations, le choix de l'entre-ouverture. Ce moment arriva imprévu, impromptu, appelant des gestes psychiques inconnus jusqu'alors ou non identifiés ?

Dans les premières secondes, j'étais imprégnée de la représentation que je pouvais susciter chez l'autre. Partant de là, j'adoptais intuitivement une posture physique, un ton de voix, un rythme de paroles visant à déjouer le piège des potentiels préjugés réciproques. Il n'y a plus d'intention, mais une direction flottante, sensible, intuitive. L'atmosphère prend alors une épaisseur légère. Il y a un soi présent dans l'effacement qui laisse place à un soi inconnu jusqu'alors, un soi qui nous surprend dans la mise en chemin de la rencontre de l'autre différent : « Être seule à des milliers de tout, c'est être responsable de ce que je suis ; Cela me rend plus forte, plus riche, et cela me rapproche des autres, car quand le lien humain devient plus fragile, il est plus intense. » (Michel, 2000, p. 57 citant Autissier)

Il y a le ressenti fugace mais prégnant qu'un seuil se franchit : « Sur son trajet, on rencontre un autre (...) une altérité gratuite, une pure altérité (...) Toute inter-subjectivité s'installe dès lors sur le terrain de la facilité, de la contingence, de ce qui aurait pu ne pas advenir (...) Dans ce jeu, un temps suspendu, des fragments d'inconscients habituellement tus remontent à la surface et produisent des effets : angoisse ou enthousiasme, effroi ou emballement, repli ou épanchement (...) » (Onfray, 2007, p. 88)

C'était à un moment, se donner à vivre éprouver dans le voyage ce que Fernandez déplie comme étant :

*« Une relation Implication-confiance qui est altérité empathique. On est dans l'observation participante, qui est l'ethnologie. On vit de l'intérieur l'expérience et on ne craint pas d'être « touché », « altéré » par l'étrangeté de l'Autre (et). Une relation distanciation-confiance, attitude qui réclame une médiation entre ce que je crois savoir, ce qui est, ce que je comprends mais je reste ouvert à toute rencontre. Il y a dans la rencontre quelque chose qui est donné à voir mais une distance est nécessaire pour apprécier objectivement ce qui se passe. » (Fernandez, 2002, p. 29)*

Après les instants premiers de la rencontre en voyage, advient de manière flottante une seconde phase qui ouvre vers la poursuite de micro-implications qui augureront ou non de l'inscription dans une temporalité plus longue de celles-ci. Un acheminement fragile et précieux à la fois, stimulant et angoissant en même temps. Il est l'occasion de se donner à rencontrer l'étrangeté de l'autre et de soi-même, dans l'acceptation et l'exploration de ses étrangetés réciproques, dans la perspective aléatoire de faire advenir réciproquement peu à peu, pas à pas, des territoires de familiarité : « S'ouvrir à l'autre c'est accepter de douter de soi, se risquer à l'altérité c'est la voie qui mène à des bonheurs évidents dont les sentiers difficiles restent néanmoins parsemés de danger qui dissuadent plus d'un candidats au grand frisson de la sensation voyageuse du divers. » (Michel, 2000, p. 57)

Je pris le chemin de la rencontre sur un fil qui se tissait au gré des jours, d'instant sur-ajoutés dans le quotidien. Dans cette voie singulière, de l'intérieur s'exerce la compréhension par fragments de la culture de l'autre, une inter-compréhension durant laquelle on revisite et on questionne la sienne propre.

On saisit de nouveaux usages, des gestes du quotidien, des manières de communiquer, de marcher, de se réfléchir, de penser le monde, d'échanger, de vivre le temps, de s'inscrire dans les rapports sociaux. On entre dans la culture de l'autre.

Ce temps fait suite à celui de « *l'immersion-adaptation*. » (Fernandez, 2002) C'est le temps de « *l'immersion-compréhension*. »

*« (...) l'immersion compréhension signe le temps d'une approche psycho-socio-cognitive et sensible de la réalité. Cette phase indique une orientation choisie vers une meilleure lisibilité de l'expérience vécue. On plonge en appréciant et distinguant la densité des échanges et les effets inattendus des tensions ou paradoxes interculturels. (...) En se donnant les moyens d'identifier et clarifier un ensemble de données culturelles suffisamment récurrentes l'Occidental élabore une pensée du questionnement (...) Il acquiert une connaissance ordinaire du quotidien. Cette pratique du quotidien relève d'une médiation inter-culturelle qui est d'établir ensemble les seuils raisonnables et acceptables de la relation : un pragmatisme inter-culturel compris. On partage ensemble l'expérience. Regarder devient un art d'apprendre (...) Dans l'expérience inter-culturelle, la précipitation n'est pas toujours le signe d'une réussite. Il faut souvent donner du temps au temps. Cette évidence en cache une autre qui est une initiation incontournable à une représentation culturelle du temps qui peut varier d'une culture à l'autre. » (Fernandez, 2002, p. 121-124)*

Cette rencontre nous amena sur les berges d'une belle et authentique amitié mondialogante (Pineau) qui perdure aujourd'hui au-delà des frontières. Par cette amitié naissante- voyage dans la rencontre de l'autre différent- affleura un autre voyage intérieur celui-ci.

Il commençait à s'opérer des mises en relations spontanées non maîtrisées sur plusieurs plans, elles se jouaient sur l'aspect identitaire en résonance avec les mystères de ma quête. Par des perceptions intérieures de la culture orientale, par ces échanges, ces interactions et témoignages qu'ils m'étaient donnés à entendre sur celle-ci, il y avait la sensation de saisir des bribes concernant l'historicité de mon père. Par des lucarnes diverses il s'éclairait petit à petit ce que mon père tentait parfois de nous raconter, de son enfance, de sa jeunesse, de ses rêves et ses origines sociales. Des éclaircissements en découlaient dénouant de façon intuitive des manières dont il avait pu être vis-à-vis des autres et de lui-même, des manières de dire ou ne pas dire qui m'étaient restées bien obscures.

Au second plan, par l'immersion que je vivais, à la rencontre d'un peuple avec lequel mes origines sont communes (mais non identifiées au-delà d'une seule fiche d'état civil) il s'opéra des processus de reconnaissance de cette identité.

Dans un mouvement réciproque, je percevais des signes positifs d'appartenance à cette origine. Les rencontres élaborées me renvoyaient à cette reconnaissance. Mais je me surprénais aussi à m'y (re) trouver, dans certaines dimensions personnelles, intérieures, dans mon rapport au monde, à moi-même, aux autres, qui font ce que je suis. J'y retrouvais des manières qui me caractérisent et qui avaient constitué certaines de mes différences. Il s'effectuait des apparentements du ressort du débat de l'inné et de l'acquis et de la filiation sous le mode du ressenti, des apparentements de dimensions personnelles, que je n'avais jamais identifiées comme tels jusqu'alors, dans le « là » d'où elles pouvaient trouver leur source.

*Les moments avec soi-l'environnement-les choses*

Ce processus d'exploration identitaire s'intensifia lors de la seconde partie de mon voyage. Je me suis acheminée hors de la ville, vers un autre environnement. Je traversais le Maroc pour arriver à sa frontière avec l'Algérie. Un environnement rural de montagnes proche du désert, peuplé de villages figés dans le temps. La population étant composée de Berbères. Je m'emmenais alors dans un environnement humain qui me rapprochait d'autant plus de mes origines : mon père étant lui-même Berbère d'Algérie.

Accueillie par une famille, je vivais plusieurs jours au rythme du village et de ses habitants. Il se vivait un autre temps, un autre rythme, un autre environnement spatial, des interactions sociales empreints d'une culture traditionnelle de manière forte. Un autre effort d'adaptation et de compréhension était nécessaire pour naviguer dans cette nouvelle sphère. Je m'appuyais sur le socle de mes apprentissages inter-culturels effectués précédemment, ce qui ne me fit pas échapper à quelques moments de transpiration.

Par la vie quotidienne et ces interactions sociales-environnementales, je me sentis me couler et me fondre de manière encore plus proche dans ce qui avait été les conditions de vie propres à la jeunesse de mon père. Je me souvenais d'évocations racontées par bribes, je croyais les avoir oubliées. Des souvenirs qui prenaient une autre épaisseur par la mise en expérience vécue. Le sentiment de marcher dans ses pas, d'être retournée à ce qui ressemblait à son point de départ. Un point dans lequel ma subjectivité pouvait s'exercer. Il y avait l'impression étrange de me transporter dans ce qui avait été son temps et son espace.

Ce sentiment trouva au bout de quelques jours un point paroxismique. Il prit son socle sur la géographie propre au village. Quelques maisons en terre constituaient celui-ci, une route silencieuse le traversait. La maison dans laquelle j'étais surplombait le village à flanc de colline dominant la vallée. Dans son creux, à 15 minutes de marche, s'écoulait « l'Oued », la rivière entourée d'une palmeraie. Un matin, le temps était immobile et silencieux. Il n'y avait encore aucun mouvement à l'horizon. J'étais seule face au paysage. Je me sentais accueillie, enveloppée par le moindre de ses reliefs. Une émotion douce et forte arriva par vagues. Suspendue dans le temps, je vivais un moment dans lequel se contenait et se cristallisait sans mot ce que mon père nous racontait de sa jeunesse. Une mémoire restée désincarnée jusqu'alors. Près de moi un poste radio. Mue par une impulsion, je mis à l'écoute la seule chanson de son pays que nous partageions dans mon enfance. Cette chanson intensifia ce moment de communion tirant un fil avec nos passés respectifs, le sien, le mien qui s'incorporaient et se superposaient au présent. Puis, je me mis en chemin vers la rivière, comme lui-même l'avait tant de fois raconté, mue par un sentiment de pèlerinage.

Ce voyage concentra tout un ensemble d'allers, retours- détours, entre revivification et mise au travail de sens du passé, par la force réitérée d'instant au présent ébauchant et sculptant de manière première ce qui serait à venir dans le futur. Ils s'étiraient de multiples boucles d'apprentissages expérientiels et existentiels, accompagnées de nouvelles boucles réflexives s'étayant sur ces apprentissage. Une matière kaléidoscopique temporellement tri-dimensionnelle dont les essences formatrices se distilleraient dans le temps du « en retour ».

*Entre voyage et retour, le jour du retour*

Au même titre que le jour du départ celui du retour est un temps fort existentiellement. C'est un premier espace intermédiaire ouvrant la cohorte des temps intermédiaires qui suivraient dans la phase du « en retour », le retour ne se bornant pas à une seule date d'arrivée.

Le jour du départ, on sait que l'on va retrouver le lieu duquel on s'est absenté pour un temps qui n'a désormais plus le sens d'une durée mathématique de jours écoulés. Ce temps se pare de l'épaisseur d'une durée emplie de subjectivité à la hauteur des moments intenses qui ont été vécus en voyage et de l'immersion dans le temps du pays sillonné. Les rythmes biologiques ont changé, le champ de vision s'est apprivoisé à d'autres couleurs, à d'autres paysages, à d'autres visages. Le corps est fatigué mais revivifié, la présence à soi est intensifiée. C'est dans cet état que la première clôture du voyage s'entame nous gardant toujours dans l'abord du voyage. Nos dernières racines sont dans ce dernier, les pas sont encore dans son histoire. Débute alors un grand écart au fur et à mesure que l'on se rapproche de son lieu d'arrivée. Un moment où l'on éprouve de manière émotionnelle et sensible une revisitation à rebours de son voyage. Il y a les premières perceptions du chemin parcouru. Un chemin dans lequel apparaît la nouvelle distance symbolique et psychique séparant de l'espace du retour qui physiquement va être rejoint de manière imminente. Il s'ouvre alors un « *temps descendant* » qu'il va s'agir de franchir par paliers, telle une remontée à la surface de l'océan dans la perspective de revenir à sa terre ferme : « *Après le temps ascendant du désir, puis le temps de l'événement, vient le temps descendant du retour. Pas de voyage sans retrouvailles avec Ithaque qui donne sens même au déplacement.* » (M. Onfray, 2007, p. 93)

## Le processus du « en retour »

### *Le premier temps du « En retour » la fusion et la confusion*

On arrive dans sa demeure habillé et habité des scories du voyage. On est là sans être encore là, suspendu au carrefour des deux temps précédents le retour : le « en départ » et le « en voyage ». Retrouver sa demeure est le premier signe matériel des retrouvailles avec cet autre soi même différent qu'il va falloir ramener dans l'ici. Il s'annonce aussi la reconfiguration rythmique et physiologique qu'il va falloir opérer. « *Pour certains le sweet-home a un goût amer, une amertume d'un « déjà vu » aux couleurs monochromes. D'autres vivent cette période positivement. (...) Les premiers contacts avec la réalité occidentale engendrent un choc. (...) On pénètre dans un espace connu sans pouvoir pleinement s'identifier à celui-ci. C'est le sentiment d'une « douche glacée », de couleurs « pales », la sensation d'avoir perdu ses marques (...) voire d'avoir changé de peau. Les ondes de choc présagent de transformations parfois profondes.* » (Fernandez, 2002, p. 230)

Un premier passage transitionnel se met en perspective dont la négociation est délicate et exige du temps et des habiletés nouvelles. « *Rentrer vers, c'est aussi revenir de-En l'occurrence, renouer avec l'entre-deux de l'aller, mais dans un autre état d'esprit. Le vide des sensations et le plein d'hypothèses du départ laisse place au plein des sensations et au vide des hypothèses : on a vu, senti, goûté, touché, on a expérimenté le contact d'un réel bruissant et brillant de tous ses feux. Les souvenirs laissent place aux attentes, les vérités d'abord informelles effacent les conjectures qui hantaient l'esprit excité par la perspective du déplacement. Le premier entre-deux suppose l'inconnu, le second l'accompli- D'une ancienne disponibilité installée dans les parages de l'expectative, il faut extraire la nouvelle satiété d'une découverte effective.* » (Onfray, 2007, p. 95)

Les premiers jours du retour voire les deux premières semaines, je choisissais d'effectuer une lente ré- immersion dans mon environnement relationnel ou environnemental. Il s'agissait d'étirer l'expérience du voyage, non pas dans une nostalgie ankylosante, mais dans la perspective de faire exister des seuils qui précautionneusement achemineraient l'expérience du voyage et le « moi » en voyage vers une lente et fructueuse intégration dans l'ici. Dans l'ici du lieu et l'ici de moi-même.

Cela commence par l'accueil des distorsions sensitives, physiologiques, psychiques occasionnées par l'expérience de « l'ailleurs » qui sont autant de rites de passage essentiels dans sa mise « en retour ».

S'installe une période floue dominée par le silence, envahi que l'on est par les sons d'une expérience forte. Il se choisit parcimonieusement les premières personnes que l'on va revoir vers qui seront déposées des esquisses de narration du voyage et il se choisit aussi les premiers lieux que l'on va retrouver. Je ressentais la nécessité de m'octroyer un temps lent et dégagé laissant la place aux maillages de nombreux allers-retours. « *L'état d'esprit correspond à un flottement. Tout en bloc pèse et rien ne se distingue encore-Quel meilleur souvenir ? Quelle leçon retient-on en priorité ? Qu'a-t-on appris sur soi, le monde et les autres ? (...) En quoi se trouverait-on plus riche d'avoir parcouru les paysages d'un autre endroit que notre quotidien familier ? Ou encore, quel pire souvenir ? Quelles mauvaises découvertes ? Quelles désespérantes trouvailles à des lieues de chez soi ? (...) Toutes ces interrogations attendent résolution. L'heure de l'entre deux du retour convient plus à la nécessité d'épuiser la fatigue qui sature le corps chauffé à blanc par la tension sensuelle du voyage, qu'à l'urgence de répondre aux questions affluentes. Avant le moment de la gravure dans la mémoire et l'évaporation dans l'inconscient, l'instant requiert le retour à des rythmes plus lents, plus calmes.* » (Ibid., p. 100)

C'est le temps de la fusion d'avec l'expérience du voyage, il est encore sous les semelles et on se confond avec lui. Les premières défusions s'amorcent lentement, dans cet espace temps intermédiaire propre au retour de voyage « *tout converge vers une confusion de l'être, une commotion existentielle. Sous le toit qui abrite l'endormissement se tissent les fils d'une histoire en train de se durcir, de se cristalliser-Bientôt, elle pourra se présenter sous forme d'un récit logique et d'une narration cohérente. Les clartés diurnes se nourrissent sans discontinuer des éblouissements nocturnes.* » (Ibid., p. 101-102)

Je me replongeais de manière rêveuse dans les temps qui avaient fait le voyage revisitant les temps forts par des narrations intérieures auxquels étaient accolées des émotions et ressentis encore du ressort de l'indicible. Une matière à l'état brute pleine des éblouissements du voyage travaillée par des moments énigmatiques fait alors surface.

Il y a dans ce processus du « en retour » la genèse d'une maïeutique qui se formalisera et se fluidifiera dans un deuxième temps à venir.

Ce temps d'immersion/appréhension du voyage correspond à un temps de formation dominé par le régime nocturne dans la perspective telle qu'elle est annoncée par Pineau, il « (...) ouvre le paradigme d'anthropoformation en deux temps trois mouvements ». Deux temps, parce que toute formation articule des moments d'immersions expérientielles (nocturne) et de moments de distanciation formalisante (diurne) et trois mouvements parce que mises en forme, émerge des interactions permanentes entre soi (auto-formation), les autres (bétéro-formation) et les choses (éco-formation). » (Galvani, 2010, p. 101)

#### Le second temps du « en retour » ; la dé-fusion et articuler l'expérience

Arrive le second temps du « en retour ». L'historicité du voyage est ré-prouvée dans ses multiples formes : les grands moments, les instants, les jointures, les ruptures, les passages. C'est « *réactiver la fixation des vertiges (...) on replonge dans le fouillis des impressions immédiates arrêtées dans le temps (...) Faire remonter à la surface les morceaux de lumière avec lesquels se construit le souvenir* » (Onfray, 2007, p. 107) et « *Pour qu'il prenne sens, le voyage gagne à passer par un travail de compression (...) Le tri sévère écarte l'anecdote pour permettre à l'esprit de se concentrer sur l'essentiel-des émotions cruciales-de perceptions cardinales. Alors s'architecture un monde.* » (Ibid., p. 105)

On commence à pouvoir et à avoir envie de parler de son voyage. Une pré- narration débute alors qu'en même temps qu'elle se délivre, elle dénoue les entremêlements du voyage. L'expérience se solidifie et s'organise en même temps qu'elle est interrogée par la narration. Les aspects épars du voyage prennent leur place dans un torrent qui trouve le cours de son histoire et creuse son lit.

Il commence à se formaliser des temps longs sous la forme de chapitre, dans ses chapitres s'organisent les sous-titres. Les sédiments qui font l'essentiel du voyage apparaissent et des mises en sens se font jour ; la trame globale du voyage prend forme.

Le voyage s'est « décorporé », il devient un objet polymorphe posé à proximité de soi qui maintenant par distanciation va pouvoir être interrogé et dialectisé au grand jour. Dans le même mouvement se dégage un soi en voyage inscrit conjointement dans les mêmes allers-retours. Une triangulation discursive s'opère entre le soi en voyage -le soi en retour - la matière formatrice du voyage.

Ce mouvement initie le trajet anthropologique de formation par l'expérience du voyage augurant son intégration dans la reprise des cours de son existence. Un premier fil se tire entre l'avant voyage - le en voyage et le futur proche.

Je m'inscrivais dans un processus d'introspection/revisitation tout d'abord en pointillé et en soubresauts en gagnant ensuite de la fluidité.

Le fil de ce mouvement s'amorçait du point du présent, se courbait en allant dans la revisitation de l'expérience du voyage filant ensuite dans un effleurement de l'espace de l'avant, pour revenir et boucler son mouvement dans le présent-futur proche. « *L'œuvre s'annonce puis s'énonce dans ce travail volontariste. Avec du passé, se prépare du futur, ainsi le présent se trouve densifié, durci-plus cohérent, plus consistant-Ordonner les traces, débouche met en forme l'âme.* » (Ibid., p. 107)

Il s'annonçait la troisième phase du « En retour ».

#### *Le troisième temps du en retour : la fixation - l'appropriation et la clôture de l'expérience*

Au terme de quelques semaines de retour, j'entrais dans un nouveau paradigme quant au traitement de l'expérience globale du voyage dans ses trois temporalités. Des circonvolutions effectuées dans cette dernière se détachaient de manière précise de nouvelles mises en forme personnelle en s'accrochant aux trois temporalités du voyage.

Mais doublement et en superposition, ce qui émanait de celles -ci comme étant une matière formatrice et transformatrice se déployait à partir et encerclant les trois temps proches du voyage (en départ-en retour) dans deux temps plus long. Ces temps s'étiraient et inter-agissaient sur une remontée longue dans mon histoire et par ailleurs, du temps présent se tiraient des lignes sur les formes personnelles à venir.

Des mises en intrigue porteuses d'explicitations adviennent alors, c'est le temps de la « mue ».

*« (...) il ne s'agit pas de reprendre une identité héritée mais plutôt de déposer sur elle les fragments de peau, empreintes digitales d'une expérience qui confirme un changement en acte. Alors déposer une partie de soi dans un espace nouveau, en apportant avec soi le suc de l'ailleurs, signe l'idée d'un ensemencement. Les peaux usées et patinées par le temps contribuent à la formation d'une nouvelle peau (...) Etape importante, temps d'une mémoire qui refuse l'amnésie, l'individu arbore une nouvelle identité traversée par l'Ailleurs lointain. » (Fernandez, 2002, p. 236)*

Il s'opère le troisième mouvement d'une « anthropoformation en deux temps trois mouvements » (Pineau). Après « *des moments d'immersions expérientielles (nocturne) et de moments de distanciation formalisante (diurne) que mises en forme, émerge des interactions permanentes entre soi (auto-formation), les autres (hétéro-formation) et les choses (éco-formation).* » (Galvani, 2010, p. 101)

L'expérience du voyage se réintègre et opère des actions de trans-formation sur plusieurs étages entre temps court et long/ passé et futur.

Lors du temps du voyage :

- *Qu'a-t-il été appris de soi –des autres-et du monde?*
- *Dans ce qui a été appris de soi-des autres-et du monde, en quoi cela modifie aujourd'hui et agit sur la forme présente?*
- *Dans ce qui a été appris de soi-des autres-et du monde- et en quoi cela modifie aujourd'hui- que se transfère-t-il et agit sur le à venir déjà présent?*

Dans une remise en perspective avec le « en départ » en dialectique avec le voyage dans une tension au présent :

- *Quels sont les échos fructueux avec l'objet de la quête initiale et les revisitations que cela entraîne dans son histoire?*
- *Par la revisitation de son histoire quelles sont les modifications-réajustements-transformations de son identité?*

Par la remise en perspective avec le « en départ » et ce qui s'énonce au présent :

- *L'identité d'avant s'harmonise et s'adjoint dans un principe de non-dilution avec les nouvelles élaborations identitaires*
- *Par l'attention aux nouvelles formes émergées dans son rapport à soi-aux mondes et autres et leur intégration -s'annonce la reprise des cours de son existence sur un mode alliant le même et le différent.*

Le trajet anthropologique de formation par le voyage entre alors dans sa clôture.

L'espace temps du voyage vécu se réincorpore en soi de manière épurée nettoyée qu'il est des contorsionnements-aller-retours-détours-étirements dont il aura été l'objet. Ce sont ces mêmes mouvements qui permettent le tracé d'une carte fixant de manière indélébile un objet expérientiel dans lequel il sera possible de retourner à l'infini. Les saveurs et les intensités y sont lovées prêtes à tout moment à distiller leurs parfums. « *Plus tard, le temps de l'événement loin derrière soi, il reste des instants congelés en des formes susceptibles de réactivation immédiates-ces traces justifient moins le voyage qu'elles le rendent partiellement immortel.* » (Onfray, 2007, p. 55)

Le voyage s'installe alors comme une expérience fondatrice dans laquelle il deviendra possible de puiser de nouveaux éléments ou de faire inter-agir ces derniers dans le flux du quotidien à venir ou lors de nouvelles mises en voyage.

### **Itinérance, nomadisme et voyage, entrelacs d'un trajet anthropologique de formation**

De ce jeu d'alternances entre différents types de mise en mouvements dialectisés avec la sédentarité, il m'a été et m'est donné à vivre une formation contribuant à la mise en forme de mon existence et de moi-même dans mon rapport aux autres et monde. Il en ressort une expérience foisonnante d'espaces parcourus, de contacts hétérogènes vers des géographies multiples et variées, d'histoires et de rencontres tissées dans ces lieux ponctuels ou pérennes.

Une dialectique qui aura trouvé ses rythmes et ses formes au plus près de ce qui m'a ou me construit dans l'odyssée vers sa propre humanité avec un sentiment d'appartenance à la grande humanité. Entre creux, bosses, rugosité, longues plaines, carrefours, chemins de traverses et

continuité-discontinuité, c'est se donner à contenir une géographie intérieure faite d'oasis ancrages bigarrés et de flux en mouvement. Le voyage souffle des vents dans mes sédentarités, celles-ci enraccinent mes voyages.

Un trajet expérientiel inachevé, d'appropriation du mouvement au service de ses mises en formes dans l'ici et le là duquel a émergé en couplage avec la recherche effectuée dans le cadre du DURF- une démarche Dispositive d'Autoformation par le Voyage pour de jeunes adultes en transition de vie.

#### 4. LE DISPOSITIF D'AUTOFORMATION PAR LE VOYAGE

##### Contextes et participants

Le Dispositif d'Autoformation par le Voyage (DAV) s'est adressé à des adolescents de 14 à 17 ans ou à des jeunes adultes de 18 à 25 ans. Il a été mis en oeuvre dans le cadre de Maisons à caractère spécialisé, de clubs de prévention et d'associations de voyage solidaire.

Les groupes de jeunes sont au nombre de 4 à 10 par session. Ce sont des jeunes « en transition de vie » vivant des temps de désorientation qui peuvent être une rupture ou une fin de parcours d'étude, un retrait du milieu familial, une période d'inactivité professionnelle prolongée ou bien une perte de sens, un état de mal-être qui ne peut plus continuer... Dans ces parcours, parfois une brèche est proche de s'ouvrir. L'entrée dans le DAV s'effectue dans une démarche de libre adhésion et volontaire.

Le DAV intervient en amont et au retour du voyage que ces types d'organisations mettent en place pour des jeunes. Il se déroule sur 6 à 8 jours répartis dans le temps avant le voyage et sur 5 à 7 jours ponctuant le retour de voyage. Les journées sont réparties de manière à générer un parcours d'autoformation conséquent.

Le DAV reprend donc les deux temps constitutifs du voyage : le « en départ » et le « en retour ».

Les voyages ayant fait l'objet du DAV se sont déroulés en Afrique du Nord et de l'Ouest.

Le fondement du DAV est de permettre à des jeunes de se former à des démarches d'autoformation expérientielle et existentielle ; qu'ils puissent se saisir d'une expérience forte, en l'occurrence celle d'un voyage. Que celui-ci puisse être vécu comme occasion de formation pour soi, d'agir sur soi, par soi (Pineau G.) relié à la perspective de la suite de leur existence. De manière transversale, c'est aussi leur permettre l'occasion de s'approprier des démarches d'autoformation dont ils pourront faire usage par la suite, hors expérience du voyage.

##### Le temps du « en départ »

*Préalables : d'une grammaire de l'autoformation à une anthropologie du voyage*

Des préalables incontournables introduisent le DAV. Le DAV repose sur des pratiques d'autoformation, celles-ci sont utilisées lors des temps de formation dans le but aussi de les faire advenir lors du voyage. Les jeunes sont sensibilisés de manière théorique à des concepts d'autoformation, à leurs mécanismes, dans le champ du dispositif pour lesquels ils sont là. Cela de manière accessible et leur permettant de faire référence à leur propre expérience dans ce domaine.

Ils sont éclairés, informés sur la pédagogie mise en œuvre durant le DAV. Cette sensibilisation leur permet une première mise en main en tant que futurs pilotes de leur « aventure autoformante ». Ils prennent ainsi conscience de la mesure à laquelle ils peuvent intervenir et agir sur leur formation. Ce qui contribue aussi à les assurer et leur faire prendre conscience qu'ils agiront dans les domaines qu'ils auront définis eux-mêmes.

Le second préalable est une initiation à une « grammaire du voyage », aux effets que celui-ci peut générer et aux fonctionnalités inhérentes à ce dernier qui rétroagissent sur le voyageur, dans son rapport à soi, aux autres et à l'environnement. Il s'agit de permettre aux futurs voyageurs de développer une sensibilité aux mouvements internes que le voyage pourra leur proposer et occasionner. Il est évoqué également l'imaginaire lié au voyage, la valeur projective de l'Ailleurs, dans lesquels ils sont également invités à se projeter lors de ce temps de formation. Mais aussi, ils pourront en évoquer les peurs et les angoisses que le fantasme de l'Ailleurs peut engendrer.

Ces préalables sont amenés de manière à ne pas « phagocyter » le voyage à venir, qui, dès lors perdrait sa fonction et sa raison d'être. Ils visent à permettre aux jeunes d'acquérir une certaine confiance dans le voyage à venir et de pouvoir « s'entrouvrir » à ce que le voyage peut faire d'eux-mêmes, de développer une sensibilité aidant à cheminer dans le voyage.

Ils acquièrent également un ensemble de données, qui leur permettent de prendre la mesure de ce qu'ils peuvent faire d'eux grâce au levier du voyage. En somme, ils entrevoient ce dans quoi ils peuvent se faire et se laisser défaire par le voyage.

À ce stade du parcours de formation, le « en départ » s'initie ; un voyage intérieur s'amorce. N'est-ce pas là le début du voyage ?

### *Explorer et déployer*

Les autoformants vont acquérir de l'habileté avec les outils pédagogiques mis en œuvre qui seront ceux utilisés tout au long du dispositif. Ces outils ont pour fonction de multiplier les portes d'entrées leur permettant d'accéder à des démarches de « réflexivité » d'entrer en processus de « subjectivisation » et auto référentielle. Des démarches qu'ils manieront en autonomie lors du voyage à venir.

Des jeux d'écriture exploratoires leur permettent de se trouver là où ils ne s'attendent pas, sollicitent l'intuition, la spontanéité, l'imaginaire et une pensée de l'ordre du sensible. La pensée jaillit et est ensuite ciselée lors d'écrits narratifs plus construits.

Ils sont sollicités également à représenter ce qui ne peut se dire, mais s'éprouve, traverse fugitivement. Ils appréhendent un langage « non-verbal » par le construit d'images, dont ils sont les auteurs, qui matérialisent leurs projections, leurs mises en intrigue, les envies, les peurs. Il se matérialise des évocations stabilisées aux signifiants multiples dont le sens leur appartient, sur lesquels ils peuvent revenir, reconstruire des interprétations.

Ils amorcent alors « une frise » relatant, de manière verbale et non-verbale, le matériel qui émerge tout au long de la formation.

En partant du présent suspendu que représente le temps de formation du « en départ » se crée un axe fixe, duquel les jeunes vont se déplacer dans trois temporalités. L'amorce du travail d'émergence se fait d'emblée en prenant en compte ces dernières : le présent de la formation, le passé (proche ou lointain)- les jeunes ayant leur libre-arbitre de remontée dans leur temps-, le futur proche du voyage avec un effleurement du futur plus lointain et du « en retour ». Il s'agit là, de remettre du temps là où il n'y en a plus ; nombre des jeunes ont un rapport de dilution à leur

temps. Ils sont dans le présent du présent, traversés par le temps, mais ne le traversent plus. Ainsi, cette approche leur permet de redessiner leur temporalité, par l'ancrage d'un présent redensifié, qui reprend sens. Ils revisitent le passé tout en travaillant à leur forme à venir. La méthodologie utilisée a pour but de faire que l'entrée dans le DAV questionne et commence à refonder le temps « d'avant », que le voyage à venir s'immisce dans le temps présent et que le « en retour du voyage » fasse sa place dans un présent du futur.

C'est aussi, en référence aux recherches effectuées par Francis Lesourd (2009) l'occasion d'une mise au travail sur ce qui constitue leurs « *enveloppes temporelles* » et qui agit comme une interface, propre à rythmer « *temps intérieurs et temps extérieurs* » (F.Lesourd) permettant au sujet de « [...] choisir les temps et les rythmes qui vont l'affecter, et, ce faisant de prendre en main sa propre temporalisation. Pour se former « dans » des temps, il faut former ces temps. » (Lesourd, 2009, p. 70)

### Un espace matriciel, vers l'entrouverture

Les autoformants, par des pratiques réflexives partent d'eux-mêmes dans une conception tripolaire de l'autoformation (Pineau) en revisitant leur rapport au monde aux autres et à eux-mêmes, dans ce qui leur pose question, qu'ils souhaiteraient approfondir, enrichir ou dans ce qui fait énigme.

De ce qui émerge de ce travail de lecture du soi, ils entrevoient les enjeux personnels et existentiels dont ils investissent le voyage à venir en évoquant des alternatives identitaires pour le retour. Tout en gardant à l'esprit l'aléatoire de ces alternatives, mais qui servent de sillons pour le chemin à venir. « *Ni refus, ni célébration de soi, mais savant détour par le monde pour parvenir à une juste connaissance de son identité intime (...) le voyage (...) résume la possibilité d'une esthétisation de l'existence dans des circonstances incarnées. De la sorte il entre dans la composition d'une ascèse métaphysique et conduit sur la voie qui mène à l'appropriation joyeuse et heureuse de sa vie.* » (Onfray, 2007, p. 84-85)

Le matériel, issu de cette double démarche d'introspection et de projection, nomme ce dont ils veulent faire l'expérience, ce qu'ils souhaiteraient mettre à l'épreuve lors du voyage. Une partie de ce matériel est de l'ordre d'un travail sur soi, d'un développement personnel ou de résolutions intimes ; les contours en sont définis. Les jeunes définissent dans ces domaines ce qui sera laissé à l'œuvre dans la fonctionnalité du voyage, et ce qui sera mis en jeu dans des projets individuels ou collectifs.

L'autre partie du matériel concerne des acquisitions plus pragmatiques ou bien un perfectionnement de compétences dans les domaines de savoir-faire, de savoir-agir, de savoir-être, liées à une passion, un projet professionnel, à la solidarité internationale, des pratiques culturelles ou artistiques. Ils imaginent et élaborent des projets ponctuels en conséquence mis en œuvre dans un temps et un lieu défini du voyage.

Ils posent ainsi de « l'ancrage » durant le voyage qui autorisera l'accueil des « fluctuations » mouvantes et déstabilisantes de ce dernier, c'est aussi générer du plein pour autoriser la place du vide.

L'ensemble de cette première phase leur permet d'œuvrer sur leur « mythe personnel » qui pour beaucoup est fragmenté ou ne fait plus sens : « *Le mythe personnel [...] est un type spécial d'histoire, que chacun de nous construit naturellement pour rassembler les différentes parties de nous-mêmes et de nos vies en un ton plus convaincant [...] un mythe personnel comme acte d'imagination, est une intégration modélisée de notre passé remémorée, de notre présent perçu et de notre futur anticipé.* » (Lesourd, 2009, p. 22)

L'enjeu est également de permettre aux jeunes d'accéder à une certaine « plasticité » de ce mythe personnel « [...] il y a toujours le danger de trop d'ouverture (du mythe personnel) reflétant le manque

*d'engagement et de détermination. Pourtant [...] sans ouverture nos mythes personnels courent le risque de devenir rigides, stagnant et fragiles.* » (Lesourd, 2009, p. 68)

Ainsi, ils travaillent « [...] à stabiliser la texture de (leur) mythe personnel entre ces deux extrêmes ; en position de tiers inclus, à lui donner les qualités plastiques de souplesse et de consistance. » (Lesourd, 2009, p. 69)

Or c'est justement ce travail qui leur permettra de se saisir du voyage, de faire « respirer » le « mythe personnel ».

Ce travail est sous-tendu par l'action constante lors du DAV d'investir leur identité de voyageur à venir, dans la perspective de son retour, ce qui permet d'ores et déjà aux jeunes de se percevoir comme sujet/objet de leur propre expérience, et de s'entre ouvrir à « l'événement avènement » notamment le voyage à venir.

### D'une sensibilité « aux moments »

Le voyage est fait de seuils, de passage de frontières physiques mais aussi psychiques. Ces seuils se situent aux contours de moments « événements-avènements » parfois clairement extra-ordinaires ou silencieux et obscurs ; parfois ils surgissent par le choc de l'altérité, de la rencontre, ou émergent dans la solitude d'un paysage... Des moments où il se passe quelque chose, où un bout de soi ne sera plus le même après. Mais ces moments sont plus qu'un espace temporelle, à durée très définie, ils sont apparentés à « [...] « un centre du vécu » (Lesourd, 2009) qui selon « la théorie des moments » de Lefevre H. « condense autour d'une image centrale ce qui existe mais est épars dans la vie spontanée [...] à travers une unité d'ensemble, rassemblant des paroles et des actes, des situations et des attitudes, des sentiments et des représentations. » (Lesourd, 2009, p. 42-43) Il va de soi qu'ils existent dans la vie « courante », mais il y est plus difficile d'y être réceptif, voire de les « attirer » ou de les laisser advenir.

Le DAV, grâce au support du voyage, tente de rendre cette notion dans un premier temps plus abordable afin d'y développer une sensibilité. C'est la dernière phase du temps de préparation au voyage. Cette phase est essentielle, elle conditionne la présence et l'attention que les jeunes auront à ces « moments » durant leur voyage, l'imprégnation qu'ils en garderont au retour pour en faire une matière agissante et concourante à leur « mise en forme » personnelle à venir. « *Le moi ne se dilue pas dans le monde, il le colore, lui donne ses formes. Le réel n'existe pas dans l'absolu, mais perçu. Ce qui à l'évidence une conscience de le percevoir. Ce filtre dans lequel le monde organise la représentation et génère une vision.* » (Onfray, 2007, p. 86)

L'heure du départ arrive, le travail pré-cité est mis au repos, jusqu'au « en retour » place au voyage...

### **Le temps du « en retour »**

Pour paraphraser Jean-Paul Sartre, ce temps permet aux jeunes d'aborder la question suivante : « Qu'est ce que je fais de moi de ce que le voyage a fait de moi ? » Ceci : « *Comme devant un miroir qui nous invite à faire le bilan de notre trajet Socratique : Qu'ai je appris de moi ? Que puis-je savoir plus qu'avant mon départ ? Les philosophes de l'antiquité grecque savaient la fonction formatrice du déplacement.* » (Ibid., p. 89)

Le groupe joue ici une fonction doublement importante. Il accueille une parole « de voyageurs » celle-ci évoquant des éprouvés, des expériences parfois difficilement transmissibles dans leur essence à ceux que l'on retrouve et qui ne sont pas « partis ». Pouvant générer de part et d'autre,

de l'incompréhension voire du rejet et de la mise à distance. L'autre fonction du groupe est d'accueillir, de recevoir celui qui a voyagé, et revient « autre ».

Le « en retour » est aussi le temps où les jeunes retournent à la rencontre du voyageur qu'ils ont été, de celui qu'ils ramènent avec eux en se remémorant celui qui se préparait à partir. À savoir, que ce temps de formation du « en retour » intervient dans le DAV trois semaines à un mois après la date du retour de voyage. Ceci, afin de laisser émerger naturellement un temps de « mise en suspens » un espace intermédiaire qui sera lui-même mis au travail lors du temps de formation. C'est éprouvé « *Le monde, donc vaste et réduit à la fois, le moi de chacun en son centre, le voyage comme invite à dessiner pour soi, une rose des vents, puis le domicile pour asseoir et cultiver son identité.* » (*Ibid.*, p. 95)

### Déposer l'expérience

La phase de ce travail correspond à une ré-immersion dans leur voyage. Un ensemble d'outils pédagogiques et de supports leur proposent de revenir par plusieurs portes d'entrées dans leur voyage, à des rythmes variés et dans différentes couches ou strates de celui-ci. Des pratiques d'écriture rapides et intuitives alternent avec des écrits narratifs introspectifs, le tout entrecoupé, quand il est nécessaire de constructions d'images, permettant à un langage non verbal de s'exprimer. Ceci afin de saisir ce que la pensée construite ne peut élaborer ou appauvrirait par distorsion. Les « portes d'entrées » proposées sont à tonalité créative. « *Dans le jeu chamanique, orale, rhétorique, théâtral, verbal le divers ouvert du réel se focalise dans un divers fermé, clos sur lui-même, celui du récit. Le souvenir naît de coopérations de cristallisation et de fermeture, le durcissement de la matière jadis souple et malléable. Le verbe inflige à la cire un seing privé et produit le document, l'archive susceptible de compulsions et consultations.* » (*Ibid.*, p. 110)

Les thématiques et la méthodologie guidant leur exploration les amènent à faire émerger plusieurs formes de matériaux :

Ils donnent forme à « des blocs de vécu » qui sont aussi des « centres du vécu » associés à des éprouvés qui ont constitué leur voyage. Ces « blocs » sont également associés à des dimensions temporelles qui vont « du moment » à « une période » à « des chapitres du voyage » dont les jeunes définissent les unités temporelles et de sens de manière subjective.

Le travail sur ces moments ne se fait pas de manière « plate », ils sont mis en intrigue, en question, voire en suspens, mais sont aussi réfléchis comme ayant été soit : occasion de franchissement d'un seuil, fonction de passage ou bien ayant donné lieu à une impasse.

Ils esquissent ainsi « des unités d'expériences » (*Lesourd, 2009*) poétisées, métaphorisées, qui tracent leur chaîne expérientielle en faisant aussi appel à une pensée symbolique.

La démarche, au final, les conduit à « regarder de haut » l'ensemble du matériel expérientiel concernant leur rapport à eux-mêmes, aux autres et à l'environnement, lors du voyage. En somme, ce dans quoi le voyage a agi sur eux, introduisant alors « une prise en main » par eux-mêmes des effets du voyage. Ils s'appuient entre autres sur la frise, initiée lors du « en départ » qu'ils nourrissent, réajustent, mettent en mouvement jusqu'à la fin du DAV.

Cette démarche introduit la phase de compréhension et d'intégration de l'expérience vécue.

### Intégrer l'expérience et se réintégrer

Au cours de cette phase, les participants reprennent l'ensemble du matériel écrit et imagé élaboré lors de la phase du « en départ » qu'ils vont devoir faire résonner avec le matériel issu du voyage.

Ils reviennent à la source de ce qu'ils avaient entrevu pour eux-mêmes lors du voyage et ce qu'ils avaient projeté dans le retour.

De la place et dans la posture du voyageur « en retour », ils font référence à « celui » d'avant le départ, maintenant, porteur de l'expérience « du voyage » qui s'adresse à celui qui est à l'œuvre dans son retour.

Ce travail s'amorce par le dépliage de la manière dont s'est vécu ce temps de « en retour » ; une exploration de cet espace transitionnel, incubateur des « germes » à venir des transformations existentielles.

Cette exploration aborde aussi les thématiques de rapport à soi, aux autres, aux mondes vécus dans cet espace.

La deuxième partie du travail consiste grâce au « dépliage » de l'expérience vécue, et la prise de conscience de ce « soi » en transition à faire coexister les éléments issus de l'expérience du voyage, le tout dans une démarche d'adjonction évitant l'uniformisation, source d'appauvrissement du matériel. En somme, il s'agit de se faire rencontrer et « discuter » les parties étrangères de soi qui ont émergé lors du voyage, avec « l'autre » trop familier d'avant le départ et s'ouvrir à une posture « d'étranger familier ».

Le jeune adulte réfléchit ainsi son ancienne forme, en transition dans l'espace de passage du « en retour » de voyage par une perception fine de ce dernier, afin de donner corps à la nouvelle forme, et de la stabiliser et ouvrir la clôture de l'expérience, augurant la reprise de la continuité de son existence.

C'est le temps de « *l'oscillation par trans-phasage* » (Lesourd, 2009) qui conditionne par sa présence la mise en œuvre effective de transformations existentielles ; de la question « *ma nouvelle identité qui se lève est-elle cohérente avec mon histoire ? Puis-je assumer l'avenir qu'elle m'ouvre ? Peut-elle exister pour autrui ?* » (Lesourd, 2009, p. 145) ainsi le sujet voyageur en retour « [...] *oscille d'une réalité à l'autre et tente [...] d'opérer un trans-phasage : un transfert dans une phase de conscience de ce qu'il a appris dans une autre.* » (Lesourd, 2009, p. 145)

#### *Finaliser l'expérience et reprendre « d'autres cours » de son existence*

À l'issue de ce trans-phasage, le voyageur est revenu, prêt à dessiner les contours de la reprise de son existence. Les jeunes définissent des attentes existentielles et des « mises en actes » qui peuvent accompagner leur nouvelle forme. Des « mises en actes » et des attentes dont ils évoquent les temporalités. Ces dernières, vont du court au moyen terme, et au très long terme. Le très long terme permettant l'émergence d'un horizon existentiel aux dimensions incertaines, mais permettant d'entrevoir « des chemins de possible ». Il agit aussi sur le sens donné aux « mises en actes » étapes qui auront été élaborées.

Des dimensions de l'expérience de voyage, restent à la surface de la conscience, non opératoires en « mise en actes » ou non formulées en attentes, mais ont la fonction d'un précieux matériel qui pourra être revisité, dans lequel ils pourront puiser, aux grés des temps à venir. L'une des composantes de la clôture de l'expérience du dispositif et du voyage, par la même occasion, étant l'appréhension/compréhension que les pratiques réflexives et auto-référentielles, qui auront conditionné et généré leur pratique d'auto-éco-co-formation expérientielles et existentielles, sont des processus qu'ils peuvent activer pour le nouveau voyage qui se profile, celui de leur existence à venir. Ils ont fait pleinement usage de leur intelligence existentielle.

## Conscience d'un inachèvement, vers l'envie de continuer à agir sur ses mises en forme tout au long de sa vie

Ce qui ressort de manière forte, à l'issue du DAV, est chez les jeunes adultes l'envie de « continuer à grandir ». Ils ont pris conscience « d'un inachèvement » présent tout au long de la vie, qui ne se retourne plus contre eux, mais ouvre les voies d'une formation permanente, sur laquelle ils peuvent agir. Ils acquièrent également un regard sur eux-mêmes plus complexe empreint d'une bienveillance qui faisait défaut, ils évoquent aussi une importante reprise de confiance en eux-mêmes, en leur devenir. Certains choisissent de prolonger ce parcours vers soi par une psychothérapie...

Se jouent aussi, des démarches émancipatrices, qui vont de se préparer à quitter le domicile familial à élaborer un parcours de formation qualifiante, afin de se donner les moyens d'un projet professionnel satisfaisant. De manière générale, ils modifient leur rapport à l'environnement de départ, qui redevient un espace dans lequel ils peuvent se mouvoir ou décider en toute connaissance de cause de le quitter, pour répondre à des choix de formation, d'études ou informelles. Ils se remettent en mouvement dans leur vie. Beaucoup développent une sensibilité et un attrait pour le voyage, dont ils ont envie de continuer à en utiliser la dynamique dans la suite de leur existence.

### 5. L'ITINÉRANCE, LE NOMADISME, ET LE VOYAGE, PAROIS DE L'INCANDESCENCE VITALE

S'interroger sur les vertus formatrices de l'itinérance, du nomadisme et du voyage invite à adopter plusieurs niveaux de lecture, plusieurs niveaux d'appréhension/ compréhension, parfois simultanément ou rétrospectivement.

- *C'est aller voir et percevoir en quoi la structure anthropologique de l'itinérance, du nomadisme et du voyage sont des espace temps privilégiés de densification des relations vis-à-vis de soi, des autres et du monde dans une démarche formative.*
- *C'est s'interroger sur la fonction et le rapport de sa mise en mouvement en restant à l'écoute de ses mouvements internes, la forme des ses mises en formes, selon ses temporalités de vie, sur un temps biographique court et long.*
- *Au-delà de l'éclat et l'intensité qui naissent de l'itinérance, du nomadisme et du voyage, c'est aussi ne pas se laisser qu'éblouir, mais aller voir ce qui, dans nos parts d'ombres, de tentatives de résolutions personnelles et « d'être au monde », nous fait aller (plus ou moins, parfois) de manière irrépessible dans ces dynamiques. C'est se garder d'une forme d'idéalisation, qui cantonnerait le mouvement vers l'ailleurs au seul but en soi, alors qu'il peut s'avérer être un processus aux vertus profondément formatrices, révélateur aussi d'impasses, changeantes, évoquant les creux nécessaires à l'épais travail de formation tout au long de sa vie. Il s'agit de se détourner, se nuancer au regard de sa pratique du mouvement. Allers-retours entre ombre et lumière : une démarche complexe, parfois éprouvante, mais essentielle.*

Lors d'épisodes existentiels de l'ordre du tournant de vie ou de quête, le voyage est particulièrement un foyer permettant au feu intérieur de trouver matière à éclairer. Un feu qui faute de parois vers lesquelles étendre ses lumières prend le risque de la combustion. Transporté dans l'ailleurs, ce feu produit et éclaire une matière expérientielle entre ombre et lumière. Une matière qui dans sa genèse est alors intense et proche de l'indicible. Un indicible qui prend toute sa dimension et fonction éclairante dans la perspective d'un trajet de formation. Un indicible qui

ouvre à de longs dialogues intérieurs vers des tentatives d'explicitation sans cesse réactualisées et jamais tariées. Dans cette dialectique, il se forme un objet transcendant les trois temps du voyage. Il s'incorpore pour finir par ne faire plus qu'un dans une triangulation temporelle qui s'inscrit dans le présent du passé et le présent du futur d'un temps biographique long. Chaque pointe de ce triangle temporel interagit en s'insérant dans un second triangle, celui de la conception tripolaire l'autoformation (G. Pineau) : soi, le monde et les autres. Un objet complexe et fluide prend forme et se fixe, le temps y devient circulaire. Dans ces énigmes les plus personnelles, l'expérience trilogique du voyage devient un centre redéployé dont l'usage pourra être activé et relié à de nouvelles expériences, mises en énigmes existentielles. Il advient alors un kaléidoscope infini de chemins détenteurs d'explicitations renouvelées. Le feu du voyage aura trouvé et élaboré son foyer, un foyer trans-porté / trans-formateur.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bonnal (M)-Desbarat (M) 1996, « Errance et solitude de la rencontre » In : Ain (J), 1996, *Errances entres dérives et ancrages*, Ramonville, Erès.
- Chatwin (B). 1996, *Anatomie de l'errance*, Paris, Grasset.
- Fernandez (B). 2002, *Identité nomade*, Paris, Anthropos.
- Galvani (P). 1997, *Quête de sens et formation*, Paris, l'Harmattan.
- Galvani (P). 2010, « Explorer l'anthropoformation : un art de vivre en formation » In *Gaston Pineau : trajet d'un forgeron de la formation*, Paris, l'Harmattan.
- Galvani (P). 2011, « Moments d'autoformation, kairos et mise en forme et en sens de soi, In Galvani (Eds.) *Moment de formation et mise en sens de soi*, Paris, l'Harmattan.
- Kémat (F). 2001, *Nomadisme et itinéraires d'autoformation*, DURF, université de Tours François Rabelais.
- Kémat (F).2010 (juin), « De la mise en voyage aux retours vers soi », In *Journal des psychologues*, Paris. (278)
- Lapassade (G). 1997, *L'entrée dans la vie, Essais sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Anthropos.
- Laumonier (A), 1997, (avril), « Une quête métaphysique », In *Magazine littéraire* (353), Paris. Lebris (M), 1997 (avril) « *Ecrivain voyageur ?* », In *Magazine littéraire* (353), Paris.
- Le Breton (D). 1996, "L'extrême Ailleurs : une anthropologie de l'aventure ", In *Autrement, L'aventure*, Coll. Mutations, Paris.
- Leray (C). 1996, « Dynamique autoformatrice de l'histoire de vie », In *Les cahiers d'étude du CUEEP* (32-33), Lille.
- Lesourd (F). 2009. *L'homme en transition, Education et tournants de vie*, Paris, Economica-Anthropos.
- Maffesoli (M). 1987. *Du nomadisme, vagabondages initiatiques*, Paris, le livre de poche.
- Michel (F). 2000. *Désirs d'ailleurs*, Paris, Armand Collin.
- Michele (M). 2011, « Produire sa vie avec des temps longs, moments d'émergence et de republication après vingt ans » In Galvani et Alii (Eds) *moments de formation et de mise en sens de soi*, L'Harmattan, Paris.
- Moisan (A). 2000, « Sociogénèse réciproque par l'échange » In Alava *Autoformation et lien social*, Toulouse, EUS Collection recherches et pratiques éducatives.
- Pineau (G). 1989, " La formation expérientielle en auto et co-formation ", In *Education permanente*, Paris.
- Pineau (G).2005. « Habiter la terre entre demeures et mobilités » In Pineau et Barbier *Habiter la terre*, Paris, l'Harmattan.
- Onfray (M). 2007 *Théorie du voyage*, Paris, Le livre de poche.
- Roelens (N). 1989. « La quête, l'épreuve et l'œuvre », In *Education permanente*, Paris.
- Urbain (J-D). 2000 « Préface » In *Désirs d'ailleurs*, F.Michel, Armand Collin, Paris,

- 
- Vidricaire (A). 2010 « La conversion au cours de la vie » In *Gaston Pineau : trajet d'un forgeron de la formation*, Paris, l'Harmattan.
- White (K). 1987. *L'esprit nomade*, Paris, Grasset.